

Brèves littéraires

Brèves

Joe Mandolino

Yves Blais

Number 68, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4898ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blais, Y. (2004). Joe Mandolino. *Brèves littéraires*, (68), 19–24.

YVES BLAIS

Joe Mandolino

Cinq heures trente. Joe Mandolino fut le premier client à se pointer. La porte était verrouillée, comme d'habitude. L'hiver avait les dents longues et sa morsure se faisait plus douloureuse à l'approche de février. Joe déposa son instrument sur le sol enneigé. Il plaça ses mains de chaque côté de son visage et se colla contre la vitre pour scruter l'intérieur de la station de métro. Personne. En attendant l'ouverture, il fit les cent pas devant la double porte en se tapant dans les mains pour se réchauffer. La nuit perdurait et les quelques rares véhicules qui passaient sur le boulevard avaient les phares allumés. Le vieux grelotta une dizaine de minutes avant que quelqu'un ne lui déverrouille la porte d'entrée. Joe s'engouffra dans la station avec l'impression que son pantalon était imprégné de l'hiver et qu'il continuait de lui geler les cuisses. Il descendit lentement l'escalier en s'appuyant sur la rampe et se dirigea vers le panneau métallique n° 57, où une lyre blanche indiquait l'emplacement réservé aux musiciens. Ses mains commençaient à dégeler et Joe ressentit un picotement douloureux au bout des doigts quand il retira ses gants pour prendre un morceau de carton déchiré provenant d'un paquet de cigarettes Export A dans sa poche de manteau. Il vérifia la réservation, puis, satisfait, il coinça le carton sous la lyre, s'assurant

de l'exclusivité du site pour la période entre 8 h 30 et 9 h 30. L'heure de grande affluence.

Six heures. Encore deux heures et demie à attendre. Joe pouvait aller se reposer sans se soucier que quelqu'un d'autre ne lui vole sa place. Il faisait bien trop froid pour aller s'étendre dehors. Au cours de l'automne, il avait eu le temps de faire connaissance avec tous les bancs du parc Ahuntsic. C'était avant que ce satané hiver n'enrobe la ville de neige et de températures avoisinant moins 20 °C. Il se rendit au guichet du métro, salua Jean Lemaire, le contrôleur, et fit tomber son ticket beige dans la petite boîte de plexiglas. Jean débloqua la barre du tourniquet pour lui céder le passage. Joe descendit l'escalier mécanique et se dirigea vers le quai, direction nord. Le terminus. Il n'y aurait pas foule avant une bonne heure, ce qui lui donnait le temps de roupiller un peu. Les gardiens du métro avaient appris à connaître Joe et, par une sorte de compassion hivernale, le laissaient dormir en paix. Il s'allongea sur le banc, utilisant les sept sièges, et face au dossier, il se blottit contre sa mandoline. Joe s'endormit au son des wagons qui entraient en gare derrière lui.

* * *

Joe aimait raconter ses voyages. Il se vantait d'avoir joué de la mandoline dans tous les recoins des États-Unis, dans tous les pays d'Europe et même en Asie. Au Repos-du-Pop, habitués et itinérants étaient plutôt sceptiques. Ils préféraient le considérer comme un petit vieux beurrant épais, divertissant mais sans plus. Quand le gros Polo osa le traiter en face de maudit menteur, Joe quitta le refuge. Depuis six mois, il jouait dans les stations du métro de Montréal. Il avait

découvert que chaque station avait sa personnalité, le plus souvent reflétée par la générosité variable des passants. Certaines ne lui rapportaient même pas assez d'argent pour s'offrir à déjeuner. Par contre, Henri-Bourassa était payante et Joe y avait pratiquement élu domicile.

* * *

Après la sieste, Joe ouvrit les yeux et se redressa en grimaçant, maudissant son dos, qui avait du mal à le suivre dans ses choix de vie. En se frottant les yeux, il essaya de deviner l'heure. Il se leva et s'étira les muscles quand il remarqua le bracelet-montre pendouillant au poignet de l'adolescente devant lui. Elle semblait attendre l'entrée en gare du prochain métro. Ce qui le surprit. L'ado s'était sûrement trompée. Henri-Bourassa était la dernière station de la ligne. Joe préférait dormir du côté terminus, peu achalandé. Il se leva pour l'avertir. L'ado avait rabaisé le capuchon de son manteau d'hiver sur son dos, découvrant sa chevelure blonde et bleue. Joe vit le souffle précédant l'arrivée du métro soulever la chevelure, mais il remarqua aussi que l'ado s'avavançait un peu plus, jusqu'à ce que ses bottes dépassent la bordure du quai. Il comprit. Il agrippa le capuchon et, de toutes ses forces, ramena la jeune fille vers lui, une fraction de seconde avant qu'elle ne se jette sous la rame. Déséquilibré, le couple vacilla avant de tomber à la renverse sur le quai, pendant que le métro entrait en gare à pleine vitesse.

— Qu'est-ce que t'as fait là ? lui cria l'ado.

— Je viens de te sauver la vie, répondit le vieux, cherchant à se relever.

— Est-ce que je t'ai demandé quelque chose ? Fous-moi la paix !

L'ado se dégagea du vieux, se leva et se dirigea vers la sortie. Les wagons commençaient à ralentir.

— Personne ne devrait mourir de cette façon. Et surtout pas une belle créature comme toi !

— Quoi ? Elle arrêta de marcher et se retourna vers Joe.

Le vieux remarqua une petite croix dans l'échancrure du manteau déboutonné.

— Tu es croyante ? demanda-t-il en indiquant le pendentif.

Elle glissa la croix sous son foulard noir, en silence.

— J'ai la même, tatouée sur le bras, reprit-il. Regarde.

Irritée par l'insistance du vieux, elle s'approcha quand même de quelques pas. La croix était bien visible, sous les poils blancs. Elle détourna son regard vers le banc.

— C'est quoi ça ? dit-elle en pointant vers l'étui.

— Une mandoline. Je joue de la musique depuis soixante ans. C'est elle qui m'a empêché de me suicider.

— Ouais, ouais, cool, dit l'ado en fustigeant Joe des yeux, avant de lui tourner le dos et de reprendre la direction de la sortie.

— Attends !

Il sortit la mandoline de son étui et joua une complainte dont les notes empreintes de tristesse

résonnèrent dans le corridor du métro. L'ado s'arrêta et se retourna. Joe termina la pièce sans lever les yeux de son instrument. Il déposa ensuite la mandoline dans son étui et avança vers la jeune femme.

— Quand ma petite Christine s'est fait tuer dans un accident d'auto, j'ai eu mal sans bon sens. Ma femme était morte d'un cancer du pancréas l'année d'avant, et là, je venais de perdre aussi ma petite fille. C'était trop. Je braillais tout le temps, je ne voulais plus sortir de la maison, je ne jouais plus de musique. Après deux mois, j'ai touché le fond du baril et j'ai décidé d'en finir. Ma douleur devait s'arrêter. Est-ce que tu comprends ?

L'ado détourna son regard vers le métro qui entrait en gare à moins de deux mètres d'eux. Elle ouvrit la bouche, mais aucun mot ne franchit ses lèvres. Elle tourna la tête et, immobile, elle regarda Joe s'avancer vers elle.

— Je suis monté sur le pont Jacques-Cartier, continuait-il en parlant assez fort pour couvrir le bruit du métro. Je me suis assis sur la rampe et j'ai fixé l'eau pendant un long moment. J'étais prêt et je n'avais pas peur. Mais je n'ai pas pu sauter. Christine aimait beaucoup l'air que je viens de te jouer. Ce soir-là, pendant que je fixais le vide, il tourbillonnait sans cesse dans ma tête. Ça fait longtemps que c'est arrivé, mais je m'en souviens très bien. Je suis sûr que Christine a fait jouer cet air dans ma tête pour m'empêcher de sauter. Elle est sortie de son coin de paradis pour venir à mon aide.

Le vieil homme s'arrêta devant l'ado.

— Je veux juste t'aider, ajouta-t-il en douceur.

L'ado avait l'air absente... ailleurs. Des larmes roulaient sur ses joues. Elle s'assit sur le quai, cet air diffus d'Irlande lui tournant dans la tête. Elle dissimula son visage dans ses mains et se mit à pleurer. Le temps s'allongea, compatissant. Quand sa déferlante intérieure fut passée, l'ado vit que le vieux était resté là, près d'elle.

— Tu peux me rendre service ? demanda-t-il.

— ...

— Dis-moi quelle heure il est.

Elle retourna son bracelet autour de son poignet et consulta sa montre.

— Huit heures vingt-cinq.

— Je dois y aller, je joue à huit heures et demie. Tu veux m'accompagner ?

Elle ne répondit pas, mais se leva. Elle suivit Joe, marchant en retrait jusqu'à la lyre. Elle s'assit ensuite sur le sol et l'écouta jouer pendant une heure, essuyant une larme de temps à autre du revers de la main, les yeux rougis. Ce matin-là, après six mois de solitude, Joe Mandolino eut de la compagnie pour déjeuner. Et l'ado eut de l'attention.